

LE HERISSON

« Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... L'amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route » déclame le Mendiant qui ajoute : « Et soudain, vous en trouvez un petit jeune, qui n'est pas étendu tout à fait comme les autres, bien moins salement, la petite patte tendue, les babines bien fermées, bien plus digne, et celui-là, on n'a pas l'impression qu'il est mort comme un hérisson, mais qu'on l'a frappé à la place d'un autre, à votre place. Son petit oeil froid, c'est votre oeil. Ses piquants, c'est votre barbe. Son sang, c'est votre sang ».

Jean Giraudoux, *Electre*, drame en deux actes, 1937, acte 1, scène 3

« Dans l'Electre, de Jean Giraudoux, le mendiant, l'homme du trimard qui heurte du pied sur la route les hérissons écrasés, médite sur cette faute originelle du hérisson qui le pousse à la traversée des routes. Si cette question a un sens philosophique, car elle pose le problème du destin et de la mort, elle a en revanche beaucoup moins de sens biologique. [...] Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule ».

Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, Paris, Ed. Vrin, 1965, p. 39.

Paloma, 12 ans, qui réside avec ses parents, et sa sœur Colombe, dans un immeuble parisien bourgeois, écrit dans son « Journal du mouvement du monde », à propos de la concierge qui se définit comme « veuve, petite, laide, grassouillette » : « De loin c'est bien une concierge. [...] Colombe la déteste et pense que c'est un rebut de l'humanité. [...] Mme Michel... Comment dire ? Elle respire l'intelligence. Et pourtant, elle s'efforce, hein, ça se voit qu'elle fait tout son possible pour jouer à la concierge et pour paraître débile. Mais moi, je l'ai déjà observée [...], elle a l'élégance du hérisson : à l'extérieur, elle est bardée de piquants, une vraie forteresse, mais j'ai l'intuition qu'à l'intérieur, elle est aussi simplement raffinée que les hérissons qui sont des petites bêtes faussement indolentes, farouchement solitaires et terriblement élégantes ».

Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, roman, Paris, Gallimard, 2006, pp. 152-153.

Philosophie du hérisson

Que vient faire le hérisson ici me direz-vous ? Il serait facile et naïf de répondre : parce que je l'aime bien ! Nombre de personnes aiment ces petites bêtes ancestrales (), originaires d'Eurasie, d'autres préfèrent les limaces orangée sombre, ou les araignées du Vercors, ou les tortues géantes des Galapagos, ou les ours polaires, ou les « mufles » des USA (je confonds peut-être avec les bisons ?!...), ou les mouches tsé-tsé-tout d'un peu partout, ou les renards de Lybie, ou les coccinelles du nord de l'Andalousie, ou les porcs de Chine, ou les loups de Scandinavie, ou les bœufs de Russie, ou encore les taureaux sacrés de l'Egypte ancienne !...

Mais la justification subjective, voire idéologique, n'a pas autorité argumentative. Seuls la poésie, la littérature, l'art plus largement, et l'humour, peuvent accueillir, et même créer, un bestiaire analogique ou imaginaire. D'un autre point de vue, les collectionneurs sont concernés : encore conviendrait-il de savoir pourquoi collectionner, par exemple, les oiseaux exotiques comme les perruches ondulées d'Australie, les œdipodes bleues de Mayence ou les hérissons ? Après tout c'est affaire de goût Et *goûter* les choses de la

nature (je dis chose au sens générique, n'assimilant point les animaux à des choses), comme celles de l'art, c'est apprécier leur *saveur* : l'étymologie du verbe goûter étant *sapere* en latin, c'est-à-dire ingérer, et donc apprécier avec le goût, un de nos cinq sens. Il est intéressant de noter que *savoir* a la même source étymologique : d'où cette question, notamment en matière d'éducation : comment se fait-il que le savoir perde aujourd'hui, de plus en plus, sa saveur ?

Mais revenons à nos hérissons : *quid* de leur présence au sein d'une réflexion philosophique ?

Tout d'abord, le hérisson est une figure emblématique, certes parmi d'autres, de *l'anthropomorphisme* qui est la tentation de conférer des caractéristiques humaines à des animaux voire à des objets. Cette tentation, héritière de notre enfance, devient analogie abusive (je ne m'aventure pas sur le terrain glissant des relations privilégiées que beaucoup, dont moi-même, entretiennent avec un animal domestique !... Serait-ce parce qu'il est « domestique » ?...). Je la distinguerai de la *métaphore*, transposition imagée qui permet de faire comprendre quelque chose par un dépaysement grâce auquel l'imagination féconde la raison en panne de sens. Certaines de ces images sont devenues des « clichés » (au sens péjoratif), des stéréotypes, mais la porte reste ouverte à la créativité. *La pédagogie est aussi, et peut-être d'abord, une poésie du sens* (voir le billet à venir *Imagination et imaginaire*).

Le hérisson est donc ce petit animal fragile et fort à la fois, dressant ses piquants (5000 en moyenne), d'abord sur la tête, lorsqu'il se sent menacé, puis se roulant en boule si le danger est perçu comme vital. Le hérisson, animal populaire, est comme l'expression d'une intériorité exploratrice mais prudente. Insectivore au large spectre (invertébrés terrestres tels coléoptères, charançons, chenilles, etc.), grand vagabond nocturne, il est quasi sans prédateurs et ceux qui sont susceptibles de l'attaquer (renards et blaireaux surtout) sont de moins en moins nombreux dans ses environnements (avec une préférence pour les côtes, bretonnes ou anglaises en particulier). Il est surtout victime des hommes et de leur modernité : développement des infrastructures routières et augmentation de la circulation automobile, utilisation des pesticides et herbicides en tout genre (les deux principales causes de sa mortalité).

Pour Giraudoux, il symbolise (au sens de comparaison analogique) le tragique de la condition humaine, gourmande de découverte mais exposée aux risques que les hommes créent eux-mêmes. C'est ce que signifie l'anecdote du Mendiant et du hérisson dans son *Electre*, dont j'ai cité un extrait : les chemins de nos rêves, en traversant les routes du pétrole nous font courir le risque des chauffards aveugles aux petites choses de la vie : et nos pauvres piquants se dressent en vain devant les lourdes mécaniques du gain.

Toutefois le Mendiant, comme un chœur antique qui psalmodie le destin, se trompe d'un point de vue scientifique : comme le rappelle le philosophe bachelardien des sciences Canguilhem, le hérisson ne traverse pas nos routes, ce sont elles qui mutilent son milieu de vie. Cela ne veut pas dire que la science nous « rappelle à l'ordre », mais qu'elle nous rappelle à *ne pas confondre* les genres : la connaissance scientifique est distincte de la poétique artistique. Pourtant un savant est souvent un poète qui doit s'abstraire (s'extraire) du chatoiement empirique afin de construire un modèle explicatif de tel aspect du réel, et un artiste détourne souvent le réel, en connaissance de cause, afin de révéler ses arrière-boutiques parfois louches ou de faire advenir de la nouveauté improbable. Ce sont deux révolutions différentes qui, chacune respectivement, mais aussi à leurs points de croisement, changent, pluralisent, notre regard sur le monde, notre relation à ce monde : elles sont un remède contre la « connerie » (voir le billet correspondant), contre le fatalisme. Bien sûr, toutes deux sont tributaires des usages sociaux et politiques qui en sont faits. L'essentiel, encore une fois, est de dissiper la *confusion*, source des préjugés et des fanatismes, en se mettant à *l'école de la distinction*

(au sens d'une conscience critique universellement partagée, et non au sens de je ne sais quelle hiérarchie). Aussi, nous garderons encore quelques instants notre hérisson symbolique.

Et il est coquin ce hérisson auquel nous « ressemblons » ! Ainsi, lorsque certains propos, certaines personnes, parfois nous « hérissent ». Nos poils se dressent, de peur, d'indignation, d'horreur, nos cheveux aussi (pour ma part ce n'est plus possible depuis longtemps !). Il y a de la barricade dans l'air ! Encore Mai 1968 ! vont dire les « penseurs » (trop souvent censeurs) en cour, les penseurs « chers », nostalgiques d'une troisième République où la colonisation était belle, les femmes respectées, les usines humanistes, l'accès à la « haute culture » entièrement démocratisé, qui a enfanté un Péguy ou un Camus (Albert, pas Renaud) les élevant au-dessus de leur « basse extraction » dans laquelle tant d'autres petits hérissons ont été oubliés... !!! Loin de moi de dénigrer les progrès apportés par la troisième République, mais loin de moi aussi de la transformer en un mythe. Mais je m'égare, tel un hérisson sur des routes où je risque fort de me faire « écraser », d'autant que Giraudoux fut ministre de la culture sous le régime de Vichy (il ne fut pas le seul intellectuel compromis, mais quand même !... Cela pose la question du rapport entre un homme ou une femme et son œuvre : le cas du « grand » philosophe Heidegger en a été un exemple polémique fort ces dernières années : un sujet à traiter dans un billet ? Oui, même s'il est difficile, ou plutôt parce qu'il l'est).

Vous me direz, le hérisson n'a été pour vous que prétexte à quelques digressions, voire, vous n'avez pas proposé de philosophie du hérisson ! Eh bien je revendique le prétexte, choisi, et le hérisson comme entrée philosophique. Le hérisson est comme un entre-deux qui signifie l'ouverture à l'Autre dans une fragilité partagée avec le risque du repli identitaire. Ainsi éduquer n'est pas *dresser*. Eduquer n'est pas apprendre la méfiance envers les autres, surtout quand ils ne sont pas « comme nous », ce n'est pas apprendre à dresser des piquants, des barbelés : c'est tout le contraire. Ouvrir *notre cœur de hérisson*, sans naïveté ni haine et tisser un réseau de solitudes actives et mobiles. Ce n'est pas facile, il y faut le discernement dans une conscience attentive à l'autre : le beau livre de la philosophe et romancière M. Barbery, *L'élégance du hérisson*, nous conte la lente métamorphose d'une « vulgaire » concierge qui révèle, grâce à un regard aimant, sa richesse intérieure nourrie de Tolstoï ou de Husserl entre autres : non une érudition qui « paraît », mais une lumière qui, par contraste, met en relief les pédants ombrageux qui ne la voyaient même pas.

Enfin, ce hérisson, c'est nous, c'est vous, c'est moi. Il est « *la métaphore vive* » (pour reprendre un titre du grand philosophe récemment disparu : Paul Ricœur) de notre jardin secret d'où s'élance notre effort de penser, de nos petits trésors intérieurs sans doute trébuchants mais jamais sonnants !

Gérard GUILLOT